

LE FIGARO

LE LIVRE OU JOUR

IÉNA

On sait que M. Henry Houssaye préparait, quand la maladie le surprit, une étude sur la campagne de 1806. Il en avait réuni les documents principaux, disposé le plan et écrit les six premiers chapitres, dont plusieurs parurent naguère dans la Revue des Deux Mondes ses forces le trahirent juste après qu'il eût achevé de conter la bataille d'Iéna. Il légua expressément, à l'un de ses disciples, M. Louis Madelin, la délicate mission d'achever cette œuvre à qui avaient été ses dernières préoccupations. Les extraits suivants permettront à nos lecteurs de constater que l'éminent historien eût fait admirer dans Iéna les mêmes qualités de sobriété vigoureuse et de précision pittoresque que dans ses autres « études napoléoniennes ».

LES PRÉLIMINAIRES

Dès le mois de juin 1806, le roi Frédéric-Guillaume se prépara à une campagne. Pour la première fois, il émit des bons du Trésor, ce qui fut regardé à Berlin comme un indice certain de la guerre. Le 1^{er} juillet, il signa un traité d'alliance avec la Russie, aux termes duquel les deux souverains s'occuperaient des moyens nécessaires pour mettre leurs armées sur un pied formidable et d'un plan d'opérations « détaillé pour être exécuté aussitôt que le temps d'agir viendrait à échoir. » Le 9 août, l'ordre de mobilisation est donné. L'état-major prussien se flattait de surprendre les différents corps de l'armée française dans leurs cantonnements espacés. Ce plan de campagne était aventureux, téméraire même, mais, dans les circonstances, il n'était pas aussi extraordinaire qu'on l'a prétendu. Sans doute la Prusse, qui comptait sur l'appui de la Russie, aurait dû temporiser trois mois encore avant de prendre les armes, afin de donner aux masses russes le temps d'arriver sur l'Oder. Mais puisque, poussée par un vent de folie, elle courait à la guerre immédiate, une offensive audacieuse et prompte était le meilleur moyen de compenser l'infériorité de ses forces, d'entraîner des alliés hésitants, et peut-être de violenter la victoire.

Si Napoléon crut un instant que les généraux prussiens l'attendraient couverts par l'Elbe, c'est que c'était la stratégie la plus élémentaire et qu'il la jugeait à leur portée. Opinion imméritée. Les Prussiens repoussèrent tout plan défensif, si même ils en discutèrent. Ils voulaient l'offensive avec la même ardeur qu'ils voulaient la guerre. Leur confiance était extrême. Ils croyaient au talent de leurs vieux chefs, élèves du grand roi; ils avaient foi dans la tactique fédéricienne; ils espéraient tout de la discipline au feu, de la vaillance de leur infanterie et de l'élan de leurs irrésistibles escadrons. « Bonaparte, disaient les généraux, n'est pas digne d'être caporal dans notre armée. Et que deviendront, disait-on encore dans les états-majors, devant nos généraux qui ont appris la guerre dès leur jeunesse, ces (tailleurs et ces savetiers improvisés généraux par leur Révolution ? » « Quant aux soldats français, ce sont toujours les soldats de Rosbach il suffit de foncer dessus pour les mettre en

fuite. » En trois mois, dit le major Kamps, et avec des forces égales aux deux tiers des leurs, nous chasserions à coups de fouet ces gaillards-là au-delà du Rhin! »

Pendant tout cet été de 1806, Napoléon croyait fermement au maintien de la paix. Le 17 août, il écrivait à son major général, le prince Berthier « Il, faut songer sérieusement au retour de la Grande Armée, puisqu'il me "paraît que tous les doutes d'Allemagne sont levés. Vous pouvez annoncer que l'armée va se mettre en marche. Mais si elle le fait, je ne veux rendre (Braunau ? illisible) que quand je saurai si le traité avec la Russie a été ratifié. Il a dû l'être le 15 août. Ainsi, dans dix jours, j'en saurai la nouvelle. Cependant, il faut cesser tout préparatif de guerre et ne faire passer le Rhin à aucun autre détachement et que tout le monde se tienne prêt à repasser en France ». L'Empereur n'ignorait pourtant pas les armements de la Prusse, mais il les jugeait si vains, si ridicules qu'il ne s'en inquiétait pas. Le 26 août, il écrivait à Berthier : «Le cabinet de Berlin s'est pris d'une peur panique. Il s'est imaginé que dans le traité avec la Russie, il y avait des clauses qui lui enlevaient plusieurs provinces. C'est à cela qu'il faut attribuer les ridicules armements qu'il fait et auxquels il ne faut donner aucune attention, mon intention étant effectivement de faire rentrer mes troupes en France. J'espère enfin que le moment n'est pas éloigné où vous allez revenir en France ». Le, 4 septembre, il accorde un congé de vingt jours à Ney et à Davout.

Dans sa lettre du 9 septembre à Berthier, il parle encore de la guerre comme toute conditionnelle : « si je faisais la guerre contre la Prusse. ». Le 10, tout en l'informant du prochain départ de la Garde et lui disant que « la Prusse a perdu la tête et veut recevoir une leçon »; il dit « Si je me brouillais avec la Prusse, ce que je ne crois pas, mais si jamais elle en fait la folie. ». Le 12 septembre encore, il écrit à Talleyrand « Je ne crois pas que les Russes se hasardent à envoyer 100.000 hommes en Allemagne, et l'idée que la Prusse puisse s'engager seule contre moi me paraît si ridicule qu'elle ne mérite pas d'être discutée. La Prusse agira constamment comme elle a fait. Elle armera et désarmera. Elle armera, restera en panne pendant qu'on se battra et s'arrangera avec le vainqueur ». Ce même jour, l'Empereur fit deux nouvelles ouvertures de paix à la Prusse dans ses instructions à son ambassadeur La Forest et dans une lettre personnelle à Frédéric-Guillaume, pleine de franchise, de raison et de bon vouloir, où il disait qu'il considérerait une guerre avec la Prusse comme une guerre civile, « tant les intérêts de nos Etats sont liés ». Mais déjà les Prussiens étaient entrés en Saxe, acte que Napoléon avait précisé d'avance comme un casus belli. Enfin, l'Empereur voit clair. Décidément « la Prusse a perdu la tête ». Il multiplie ses ordres pour le rassemblement, l'organisation, le commandement, les mouvements, les nouvelles levées, l'envoi de renforts, l'approvisionnement, le départ de la Garde en poste. Lui-même quitte Saint-Cloud le 25 septembre, passe quatre jours à Mayence, où il prépare sa base d'opérations, et dans la nuit du 2 au 3 octobre, il arrive à Wurzburg, au milieu de ses soldats.

LE COMBAT DE SAALFELD ET LA MORT DU PRINCE LOUIS

Vers une heure; les trois brigades de Suchet ayant enfin débouché. Lannes commanda l'attaque générale. A la droite, le bataillon d'élite de la brigade Claparède entre dans Saalfeld et en poursuit les défenseurs. A la gauche, les 34^{ème} et 40^{ème} et le 21^{ème} chasseurs se portent vers le Sandberg. Au centre, Lannes et Suchet avec le 17^{ème} léger et le 64^{ème} ligne, ayant en réserve les 9^{ème} et 10^{ème} hussards et le 88^{ème}. Sur ce point, les bataillons saxons et prussiens ralliés opposèrent d'abord quelque résistance. Lannes, voyant la désunion de leurs mouvements et le flottement de tout leur

front, les fit charger sur deux lignes par les 9^{ème} et 10^{ème} hussards. Mais avant d'atteindre l'infanterie, le 9^{ème} hussards subit le choc de cinq escadrons saxons menés à une allure furieuse par Louis-Ferdinand, l'épée au poing. Cette charge désespérée était le dernier espoir du malheureux prince, et il put un instant croire au succès. Abordé sur son flanc gauche, le 9^{ème} hussards fut rompu jusqu'aux deux tiers de son front. Mais en seconde ligne, il y avait une autre « muraille », les cavaliers du 10^{ème} hussards. Ceux-ci se divisent, assaillent sur les deux flancs la cavalerie saxonne, la disloquent entièrement, et la poursuivent, la pointe aux reins, pendant 1500 mètres, jusqu'à la Saale, culbutant et sabrant au passage les fantassins en fuite. Aux bords de la rivière où les vaincus s'acculent en désordre, atroce mêlée et corps à corps sanglants, que termine la mort ou la mise bas les armes de ceux des fuyards qui n'ont pu traverser la Saale à gué ou à la nage.

Dans ce furieux combat de cavalerie, le prince Louis-Ferdinand s'était, valeureusement conduit. Entraîné dans la déroute jusqu'au bord de la Saale et ne voyant là, autour de lui, aucune fraction de troupes encore en ordre dont il pût prendre le commandement, il se résigna à fuir. Mais au lieu de traverser la Saale, comme il pouvait le tenter avec succès, bien monté comme il l'était, il s'avisa d'en descendre la rive gauche de façon à gagner Schwarzza où il pensait que l'on combattait encore. Il était au galop, poursuivi d'assez loin par quelques hussards français, dont le haut plumet blanc de son chapeau et la plaque de l'Aigle noir brillant sur son uniforme avaient provoqué l'attention et qui le voulaient faire prisonnier. Il gagnait sur eux, grâce à la supériorité de son cheval, lorsque soudain, l'animal s'arrêta court; passant par une petite haie, il s'était entravé. Ce brusque arrêt donna le temps à l'un des hussards, le maréchal des logis Guindey, qui avait devancé ses camarades, de joindre le prince au moment où celui-ci venait de se dégager. « Rendez-vous! » cria-t-il. Louis-Ferdinand connaissait bien le français, mais il n'entendait pas ce français-là. Il fit face et pour toute réponse tira son épée et en frappa le hussard. Guindey riposta avec son sabre. Un duel furieux s'engagea entre les deux hommes. Dans cette lutte, acharnée, Guindey eut deux blessures qui nécessitèrent un traitement d'un mois à 1 hôpital, et le prince reçut six coups de sabre, dont le dernier le renversa expirant à bas de son cheval. Par cette mort intrépide, corps à corps avec son ennemi, le prince de Prusse racheta pour sa mémoire le lamentable combat de Saalfeld qu'il avait si présomptueusement engagé et si imparfaitement conduit.

LA VEILLÉE D'IÉNA

La ville d'Iéna, située sur la rive gauche de la Saale, est dominée au nord et à l'ouest par dévastés plateaux onduleux qui s'étendent de la Saale à l'Ilm et dont les plus hautes sommités (360 mètres d'altitude) s'élèvent tout proche au nord de la petite cité en pentes très raides d'un accès rude et difficile. « La montagne est rapide comme le toit d'une maison », disait le grenadier Coignet qui l'avait gravie avec sa charge réglementaire. Au pied de ces monts appelés les Landgrafenbergen, la route d'Iéna à Weimar s'engage entre des escarpements dans les gorges du Muhlthal. Sauf un chemin étroit, qui gravit en serpentant les rampes occidentales du Windknollen et atteint une espèce de petit col s'ouvrant entre ce sommet et les hauteurs de Cospedaer, et sauf aussi deux sentiers presque abrupts qui montent directement de la vallée, le défilé du Mulhthal est la seule voie donnant accès aux plateaux d'au delà des Landgrafenbergen. Encore cette route fort resserrée présente-t-elle de grandes difficultés et de grands périls pour le débouché d'une armée devant l'ennemi.

Le prince de Hohenlohe, qui connaissait ce terrain, ne prit donc pas alarme de l'occupation par les Français du vallon d'Iéna d'où ils auraient la plus grande peine à déboucher. La pensée lui vint bien sans doute que l'ascension directe du Landgrafenberg serait pour eux un moyen plus prompt et plus avantageux d'atteindre les plateaux. Mais il écarta cette crainte comme trop chimérique. En raison des escarpements du Landgrafenberg, il jugeait cette escalade impraticable à une armée avec de l'artillerie, et, en conséquence, il ne pouvait admettre que cette cime qu'il présumait inaccessible « pût devenir le point de départ d'une attaque sérieuse. » Napoléon allait, à coups de canon, lui démontrer son erreur.

L'Empereur vit tout de suite la force que lui donnerait pour la journée du lendemain cette belle position, par où son armée déboucherait sur les plateaux. Le Landgrafenberg était la porte du champ de bataille. Il commanda à Lannes de faire monter sans tarder sur ce point tout le 5^{ème} corps avec l'artillerie et la cavalerie même ordre fut transmis au maréchal Lefebvre, commandant la Garde à pied dont la tête de colonne approchait d'Iéna.

On avait préparé le logement de l'Empereur au château d'Iéna, mais il préféra bivouaquer au milieu de ses troupes, comme la veille d'Austerlitz. La nouvelle, vite connue des soldats, les mit en joie. Les grenadiers du 40^{ème} de ligne, désignés pour garde à l'Empereur sur le Landgrafenberg, s'avisèrent de lui dresser un abri. En moins d'une heure, ils construisirent une cabane assez confortable avec des branches de bouleaux et des paillassons qui servaient à protéger les vignes un trou creusé dans le sol forma le foyer. Napoléon soupa frugalement vers huit heures dans cette hutte avec plusieurs officiers généraux. A la nuit, les deux divisions d'infanterie de Lannes et une partie de l'infanterie de la Garde s'étaient déjà massées sur le plateau. Mais l'artillerie, dont l'Empereur avait jugé l'ascension possible à grands renforts de chevaux, ne paraissait point. Il voulut s'informer lui-même, voir de ses propres yeux. Il descendit vers Iéna et rencontra les batteries de Suchet arrêtées dans un ravin que l'obscurité avait fait prendre pour un chemin et qui était si resserré que les fusées des essieux portaient des deux côtés sur les rochers. Une file de près de 100 voitures se trouvait ainsi immobilisée, ne pouvant plus ni avancer ni reculer. Le général commandant l'artillerie et nombre d'officiers avaient quitté les batteries, sans doute pour aller souper à Iéna. Napoléon eut un accès de colère froide qui ne se trahit que par la contraction de ses traits. Il reprit vite son calme, et l'Empereur se refit le capitaine d'artillerie du siège de Toulon. D'après ses ordres, les outils du parc, des falots, des torches furent distribués aux canonniers qui commencèrent à élargir la ravine. Lui-même, un falot à la main, indiquait les parois de roche à entamer et dirigeait les travailleurs. Ces soldats étaient à demi-morts de fatigue mais la présence et l'acte de Napoléon, mettant pour ainsi dire la main à l'œuvre, les exaltaient. Ils piochaient et taillaient sans relâche, sapaient avec ardeur, tout en ne se gênant pas pour exprimer leur surprise indignée, que l'Empereur fut contraint de remplacer ses officiers. Il resta jusqu'à ce que les premières pièces, hissées chacune par douze chevaux, eussent atteint les crêtes du Landgrafenberg. Il remonta alors à son bivouac, parcourant la ligne des avant-postes, en compagnie de Suchet, inspecta de nouveau les lignes ennemies qui lui parurent plus nombreuses qu'au jour, car il pouvait distinguer désormais des feux multiples vers Kapellendorf. Il s'avança si loin qu'il dépassa la ligne des sentinelles. Comme il revenait, un petit poste voyant des ombres s'avancer du côté où se trouvait l'ennemi, tira dans cette direction avant que l'Empereur eût pu se faire reconnaître. Rentré dans sa cabane, il dicta à Berthier les dispositions de marche pour le lendemain matin à communiquer aux commandants de corps d'armée, puis il dormit quelques instants, mais sans se coucher, assis sur une chaise les pieds, étendus vers les tisons qui brûlaient vers le foyer improvisé. Bientôt réveillé, il fit appeler le maréchal Lannes et lui

donna ses dernières instructions puis il parcourut, derechef le bivouac, se glissant pour ainsi dire entre les lignes. Les soldats de Lannes et de la Garde avaient, à ce qu'il semble, presque tous passé la nuit debout, faute de place pour s'étendre. L'espace était si resserré que la poitrine des hommes de chaque régiment touchait presque le dos de ceux du régiment précédent. L'Empereur avait dû imposer aux troupes cette gêne douloureuse pendant la nuit pour pouvoir, à l'aube, les lancer du plateau en forces, sans embarras ni perte de temps. Les soldats semblaient comprendre son dessein. Ils étaient gais. Et « jamais, dit Victor, Sa Majesté n'avait paru plus calme ni plus satisfaite, ». Tauenzien qui bivouaqua à Closewitz et Hohenlohe qui coucha à Kapellendorf étaient-ils aussi calmes et aussi satisfaits ? Il semble en tout cas pendant cette nuit-là, ils dormirent beaucoup, plus longtemps que Napoléon, car ils ne prescrivirent aucune disposition pour la matinée du lendemain. Les troupes devaient simplement, jusqu'à nouvel ordre, rester dans leurs positions et s'y bien garder. Après avoir renoncé, vers midi, à rejeter des hauteurs Lannes dans la vallée de la Saale, Hohenlohe avait eu l'idée de se porter avec 4 bataillons, 21 escadrons et 2 batteries à Dornburg, où un ordre, reçu de Brunswick, enjoignait d'envoyer un détachement pour couvrir la marche en retraite de l'armée principale. Dornburg n'étant pas occupé par les Français, il fit cantonner le détachement dans cette ville et aux environs, en confia le commandement au général Holtzendorf, et ayant ainsi privé Tauenzien de plus de 4500 fusils et sabres, il revint en toute sécurité coucher à son quartier général de Kapellendorf. Bien qu'il sût depuis midi que les tirailleurs de Lannes couronnaient le Landgrafenberg et qu'il eût appris dans la nuit, par une dépêche de Tauenzien, que les Français augmentaient en nombre sur ce plateau et y travaillaient même à amener de l'artillerie, il n'envoya aucun ordre nouveau à ce lieutenant, ni aux généraux de sa propre armée. Il n'y avait aucun doute que la bataille fut imminente. Il ne fit rien pour s'y préparer ou s'y dérober.

Henry Houssaye.